Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 4 (1908)

Artikel: Passo di Val Viola et Monte Cristallo

Autor: Otto, F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-541317

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

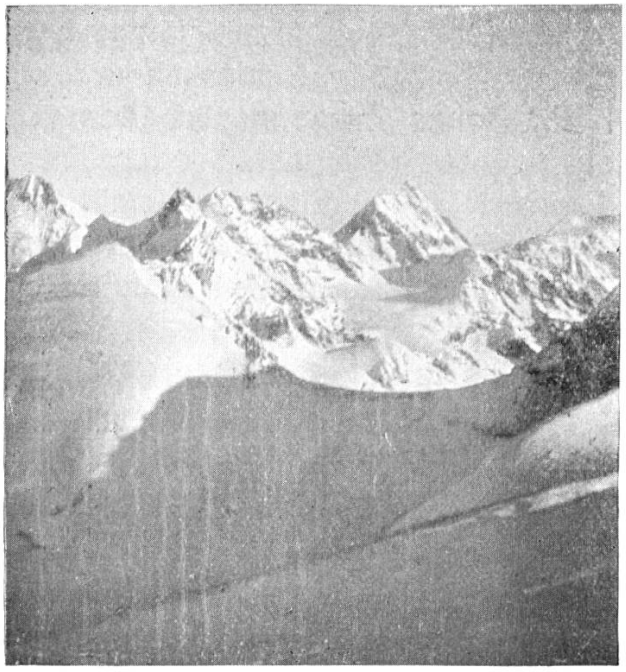
Download PDF: 15.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Passo di Val Viola et Monte Cristallo.

Par F. OTTO, S. C. de Bâle.

Quiconque s'est déjà en ses moments d'inoccupation amusé à construire quelques châteaux en Espagne en étudiant la carte topographique, connait *certainement* les déceptions, qui s'ensuivent, *peut-être* seulement le contentement que l'on éprouve en voyant le dernier obstacle franchi. C'est pour mettre à exécution un projet ainsi conçu, que j'étais en route pendant les derniers jours de 1906. J'étais accompagné du guide Joseph Kuster d'Engelberg, qui déjà à deux reprises avait pris part à mes courses de fin d'année. Le 26 Décembre, nous nous étions séparés le matin à Pontresina de mon ami E. Derksen, après avoir passé avec lui deux belles journées sur les glaciers de Fex, de Scerscen, de Sella et de Roseg. Tandisque le travail rappelait mon ami à Bâle, Kuster et moi, nous nous laissions paresseusement conduire en traîneau à l'hospice du Col de la Bernina. Ce jour devait être pour nous en quelque sorte un jour de repos, mais le froid rendu plus aigu par une tourmente qui nous assaillit en route, nous fit subir toutes les tortures, résultant de l'inertie en pareille circonstance. Nous déjeunâmes à l'hospice, heureux d'y réchauffer nos membres transis de froid, puis malgré la tourmente qui continuait à sévir, nous bouclâmes nos skis vers les 4 heures. Aveuglés par la neige et raides dans tous les membres, nous suivîmes les nombreux lacets qui conduisent en pente rapide et à l'abri de plusieurs galeries à La Rösa à 1878 m. Ce ne sont



Königsspitze 3857 m. F. Otto, phot.
vue du Monte Cristallo.

que quelques maisonnettes, servant surtout de point de relais à la poste qui fait le service par le Col de la Bernina entre les vallées de Poschiavo et de l'Engadine.

C'est là que nous comptions passer la nuit et, après un examen sommaire des deux auberges, nous nous décidâmes pour l'Hôtel de la Poste.

Nous n'eûmes pas à le regretter, car son propriétaire, M. Bernardo Isepponi, fit tout son possible pour augmenter notre confort. J'aime la rusticité de ces auberges, où les touristes sont rares, été comme hiver, et la simplicité avec laquelle s'y manifeste une bienveillante hospitalité. Au dehors la neige continuait à tomber, et le lendemain à notre réveil, une couche fraîche de 10 cm. étincelait aux premiers rayons du soleil. Bien reposés, bien repus, nous quittâmes La Rösa vers 8 h. et descendîmes en suivant les zigzags de la route, jusqu'à Sfazza, env. 1570 m. Les pentes escarpées et boisées de sapins qui bordent la route et la gorge dont on gagne progressivement le fond, offrent au travers du branchage des coups d'œil magnifiques.

Quoique fraîche, la neige était bonne, et c'était plaisir de se laisser glisser sur les skis, entre les sombres sapins couverts de neige, en activant tout au plus légèrement la vitesse d'un coup de canne de ci de là, tandisqu'au loin, dans l'azur du ciel et au-dessus des vapeurs bleuâtres de la vallée, se dessinaient les contours des montagnes d'Italie.

A Sfazza nous garnîmes nos skis des peaux de phoque, et quittant la vallée à angle droit vers l'est, nous remontâmes la Valle di Campo. Là commençait réellement la traversée du Passo di Val Viola, qui m'avait tenté par son isolement, et qui en même temps est la ligne la plus directe pour se rendre de Pontresina à Bormio.

La distance qui sépare cette ville de Sfazza, est d'environ 27 k., dont 6 k. à la montée avec 811 m. de différence d'altitude et 21 k. sur 1207 m. de descente. A part quelques cabanes délaissées en hiver, on ne rejoint pas d'habitations avant San Carlo à environ 1½ h. de Bormio.

J'éprouvais un charme exquis à remonter cette vallée en pente douce, où les nappes blanches étaient parsemées de sapins et de mélèzes, avec un coup d'œil de plus en plus captivant sur le Corno di Campo, bastion de roches presque dénué de neige.

Rien, à part le sourd glissement du ski, n'interrompt le profond silence, rien n'offre le moindre signe de vie; dans cet isolement complet la joie du cœur est aussi pure et ardente que l'éclat de la neige ensoleillée. Une telle journée n'est-elle point, en quelque sorte l'image de notre vie, lorsque nous cherchons à suivre avec une joyeuse vaillance notre propre chemin? L'inconnu de la vallée accidentée se déroule devant nous, nous n'en conquérrons le faîte que par un effort continu dans la direction à suivre; lorsqu'à l'arrêt nos regards se portent en arrière, les traces laissées dans la blancheur uniforme de la neige sont comme nos souvenirs, lorsque nous envisageons le passé. Plus le labeur a été dur, plus la satisfaction est grande. Il était 11 h., quand, après avoir passé en vue du Lago di Saoseo, nous atteignîmes les abords du Lago di Val Viola (Poschiavina). Près de ses eaux endormies nous fîmes une halte d'un quart d'heure, au milieu des arolles et des mélèzes.

Comme nous nous remettions en route, le Piz Cambrena au loin s'entourait déjà de nuages gris, et ce fut presqu'une course de vitesse que nous fîmes avec la tourmente pour atteindre avant elle le haut du col. Laissant le vrai Passo di Val Viola 2460 m. à notre gauche, nous prîmes direction vers le col secondaire au sud-est de celui-ci, portant sur la carte l'altitude de 2431 m. Les rafales, qui nous assaillaient par derrière, nous facilitaient en quelque sorte la montée, mais c'est à peine, si dans les nuages qui nous enveloppaient, nous pûmes distinguer à temps la corniche qui garnissait le col. La recherche d'un passage praticable fût bientôt couronnée de succès; quelques coups de piolet dans la corniche à une vingtaine de mètres au nord du col, puis quelques pas sur le haut de l'autre versant suffirent pour nous permettre de reboucler nos skis.

Nous étions à l'abri du vent, mais point hors du brouillard, et ce ne fut qu'à une allure modérée, que nous pûmes descendre les pentes qui aboutissent à un haut plateau. Là comme sur l'autre versant du col, à environ 1 km. de celui-ci, une série de petits lacs, — le plus grand porte également le nom de Lago Val Viola (Bormina) — servent de réservoir naturel aux nombreux torrents qui descendent des montagnes et des quelques glaciers environnants. En été un tapis de verdure et une flore très riche garnissent leurs abords; grâce à leur isolement et à la fréquentation

peu animée de ce chemin trop long pour le grand flot des touristes, on ne doit guère risquer de procès-verbal et l'on a la certitude d'être à l'abri de tout téléscope indiscret en se laissant inviter à un bain des plus idylliques. Les eaux se déversent par le Val Viola Bormina et rejoignent l'Adda non loin de Bormio. De nombreux blocs ont terminé leur course sur ce haut plateau et témoignent du travail lent qui s'opère sur les arêtes déchirées qui l'environnent. Nous trouvâmes de ce côté du col une pénurie de neige plus forte encore que, jusqu'à la veille, dans l'Engadine. La plupart des blocs étaient à découvert, et leurs taches foncées contrastaient avec la nappe blanche du sol. Du débouché de ce cirque, des pentes d'une bonne inclinaison pour le ski conduisent auprès des premières cabanes que l'on aperçoit à l'embouchure du Val Dosdè. Malheureusement la couche de neige s'était durcie et n'offrait que peu de prise aux skis. Par contre le restant d'orage qui tourbillonnait dans les airs, nous valut un superbe coup d'œil. Derrière les cîmes échancrées qui dominent tout ce fond de vallée, les nuages noirs se pourchassaient dans les airs. Leurs bords s'illuminaient de dentelles de feu en passant devant le soleil, tandisque de lugubres ombres erraient sur les nappes de neige étincellantes. Nous étions hors de leur cours et fîmes halte près du torrent qui s'échappait déjà (2000 m. environ) de ses cloisons hivernales. Il était 1 h. 20. L'inconvénient du froid pendant les courses d'hiver se fait le plus sentir pendant les haltes. Pour peu qu'il y ait un peu de vent, il faut se passer du plaisir de flâner mollement pendant que l'on apprête son dîner. Pour une tasse de thé chaud, il faut y mettre le prix, presqu'autant que dans nos grands hôtels, il est vrai en monnaie de toute autre espèce. Mais une fois acquise, comme on aime à en savourer le parfum, se gardant bien de porter les lèvres trop tôt au gobelet d'aluminium! Puis quel délice, lorsque, avalant les petites gorgées, on sent fondre petit à petit les glaçons qui raidissent nos articulations! A 2 h. nous reprîmes, munis de forces nouvelles, notre vol dans la direction de Bormio.

Le trajet est beau, mais long. Il faut se soumettre à tous les caprices du sentier qui longe la pente escarpée, tandisqu'à travers les sapins le regard plonge au fond de la vallée que l'on domine d'une centaine de mètres, souvent même plus. Le charme s'en trouva par contre fortement réduit, lorsqu'il

nous fallut constater que notre chemin sert en hiver au transport du bois.

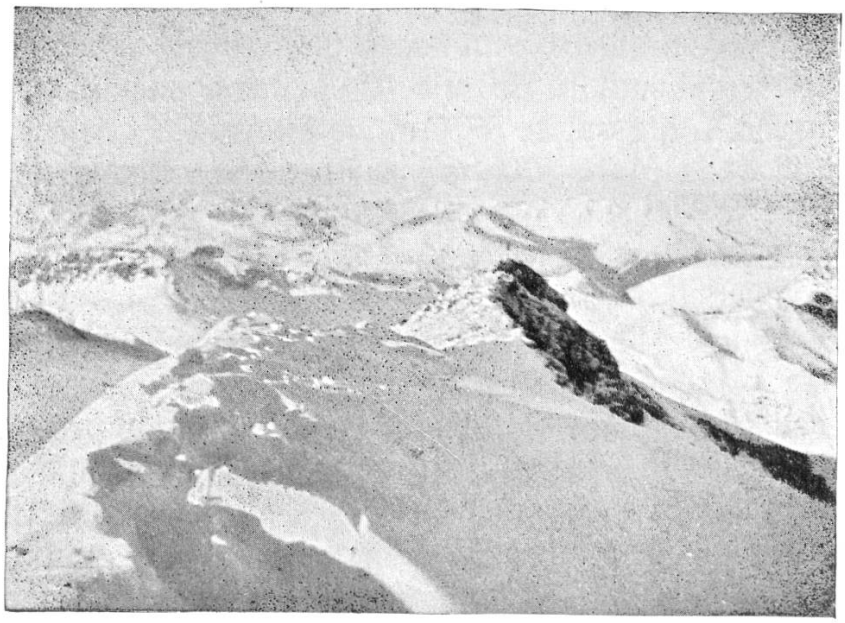
De profonds sillons étaient gravés dans la neige, et les nombreux soubresauts, les contours quelque fois presqu'à angle droit de ces rainures accidentées où les skis sont pris comme dans un étau, nous obligeaient à ralentir notre allure au moyen de la canne. Les montées et les descentes alternent jusqu'à Semogo, petit village où s'embranche la route conduisant à Livigno.

Je recommanderai même cette dernière pour gagner Bormio de Pontresina. On évite ainsi le Val Viola en passant par Livigno et le Col de Foscagno. Si ce versant du Val Viola n'est guère approprié au ski, il offre par contre sur tout son parcours des sites sans cesse variés. A la descente sur Semogo, les profondes entailles des Valli di Verva et d'Elia se déroulent comme une suite de décors entre de beaux pics garnis de glaciers peu connus. Puis Semogo, gracieusement perché sur un promontoire, offre tout le cachet du village italien; les maisonnettes aux couleurs bigarrées sont éparses parmi celles blanchies à la chaux et salies par les années. De là la route s'aplanit, le prochain bourg, Isolaccia, ne domine plus que d'une centaine de mètres le creux où l'on devine au loin l'emplacement de Bormio. Déjà les pentes avoisinantes ne sont plus couvertes de neige, et nous chargeons, pour entrer à Bormio, les skis sur nos épaules. Je me décidai pour un hôtel portant un nom italien, l'Albergo della Torre situé sur la place Cavour au milieu de la petite ville. L'hôtesse parlait suffisamment le français, pour nous permettre de nous comprendre facilement. — A la première surprise, dûe sans doute à notre accoutrement peu coutumier, succèda la joie franche de voir la longueur des jours d'hiver abrégée par une interruption du trantran quotidien. Après nous être rafraîchis et civilisés autant que le permettaient nos menus bagages, nous nous sentîmes le mieux du monde. Nous attendîmes le dîner en dégustant quelques petits verres de Vermouth China, qui nous fit ce soir l'effet d'être la meilleure des liqueurs. Ce quelque chose d'indéfinissable que nous lui trouvions, c'était sans doute en nous que nous le portions, ce devait être la joie de vivre qui se fait à l'ordinaire sentir plus intense qu'en toute autre heure en ces moments de repos après une journée accidentée de labeur et de jouissance.

Autour de nous ni servantes ni portier; nous nous croyions transportés en ce «bon vieux temps» dont nous ont parlé nos grand-pères, où tout voyageur était le bienvenu pour les nouvelles du dehors qu'il apportait. Cette illusion des temps passés fut redoublée par une scène, qui, certes, eût pu dater de 150 ou 200 ans, différente tout au plus par la saison en laquelle elle se passait.

Mon prochain but était le Cevedale, 3774 m., pic que je savais être tout de neige et sans doute du plus facile accès de tous les sommets importants couronnant le demi-cercle de glaciers qui entoure Bormio. Les plus connus sont l'Ortler 3902 m., la Königsspitze 3857 m., le Monte Cevedale 3774 m., le Palon della Mare 3705 m., la Punta San Matteo 3692 m., au centre le Monte Confinale 3370 m., séparant le Val Zebru du Val Furva. Le prolongement de ce dernier, le Val Forno et le Val Cedeh devait nous conduire au Cevedale. Je désirais savoir au juste l'emplacement de la Cabane de Cedeh et si possible l'état du glacier. Notre hôtesse m'aménagea à cet effet après dîner une entrevue avec le seul guide présent dans l'endroit. Elle nous servit d'interprète, lui ne causant qu'italien, moi n'en comprenant pour ainsi dire pas un mot. Après un entretien d'au moins une demi-heure, je savais qu'il ne ferait sans doute pas beau le lendemain, que notre entreprise ne pouvait guère être tentée en raison des nombreuses difficultés de la saison, qu'enfin il me faudrait emmener au moins 4 à 6 hommes armés de pelles, pour déterrer la cabane ensevelie sous la neige. Je craignais que la prophétie du temps faite par cet illustre spécimen de la cohorte des guides ne se réalisât, je savais ce que je devais tenir de ses secondes communications; quant aux dernières, par esprit d'assimilation, je les mettais fortement en doute. Néanmoins je le congédiais avec un verre de vin et un cigare, en déclarant que nous n'irions pas. — En songeant à la recommandation de me faire accompagner par 6 hommes chargés de pelles, les gravures connues datant de la fin du XVIIIme siècle et représentant l'ascension du Mont Blanc par Saussure se présentaient à mon esprit, et je ressentais une certaine analogie entre cette heure et tant d'autres, qui avaient dû précéder les premières conquêtes alpines. Ce guide ne s'était encore jamais aventuré à visiter le Val Cedeh en hiver, et toutes ses descriptions étaient le fruit de sa fantaisie de méridional, assaisonnée de toute la verve italienne.

Kuster, sans doute désappointé de ma décision, n'animait pas plus que moi la conversation. En nous serrant la main pour nous souhaiter bonne nuit, je lui dis: «Kuster, si le temps est beau, nous serons prêts pour partir à 8 h., munis de tout le nécessaire pour pousser à nous deux jusqu'à la Cabane, et si possible pour faire l'ascension après». Ses yeux eurent un éclat de joie, et il me répondit: «Je voulais, une fois montés dans nos chambres, vous faire la même proposition.»



Arête et sommet nord du Monte Christallo, del 3480 m.
Vue sur le Piz Umbrail et Val Muranza. F. Otto, phot.

Nous étions d'accord, et pleins d'espoir nous prîmes place dans nos lits, agréablement chauffés dans leur totalité par la «nonne» que notre hôtesse avait eu l'amabilité d'y introduire auparavant. On appelle à Bormio de ce nom un assemblage de traverses de bois, bombé en son milieu, de façon à recevoir dans sa base un récipient en fer, garni de charbon de bois incandescent, dont la chaleur se transmet ainsi à toute la literie, les draps pouvant être sans danger repliés par dessus. — On m'a assuré qu'ailleurs cet appareil est appelé «moine». Affaire de préférence ou de tempérament régional sans doute!

Malheureusement, le lendemain un rideau insondable cachait le ciel. Nous retardâmes notre départ et lorsque, avec l'apparition du jour, la neige se mit à tomber à gros flocons, force nous fut de renoncer — peut-être à tout jamais — au Cevedale.

La matinée fut employée à visiter les rues de Bormio; tout porte un caractère de vétusté, de déchéance, les nombreuses

tours en ruines, les vieilles églises délaissées ou à peine maintenues en état de service, à côté de celles de date plus récente. Les hauteurs avoisinantes sont peu boisées, et j'avais l'impression, au milieu de ces pentes rases et désséchées, que la chaleur en été devait activer la ruine de ces murs et tours qui datent en partie du moyen âge. A l'Hôtel de la Poste nous étudiâmes, en présence d'un relief des chaînes avoisinant Bormio, un nouveau projet, que, le temps aidant, nous pouvions relier à notre retour par le Stilfserjoch, l'Ofenpass et le Scalettapass. Mes journées étaient comptées, et nous décidâmes de monter de toute façon le jour même à la IIIe Cantoniera du Stilfserjoch.

Les espérances que je fondais sur le parcours de cette route conduisant au plus haut col que l'on puisse atteindre en voiture en Europe, furent pleinement justifiées. Le caractère sauvage des gorges de l'Adda et de son affluent, le Braulio, dont la route suit en mutiples lacets (38 jusqu'au sommet du Stilfserjoch) la rive gauche, les sombres parois de roche presqu'à pic, qui dominent la rive droite, la sourde rumeur du torrent dans les profondeurs du Wormserloch, la blancheur moite de la neige que le soleil trop bas en hiver ne peut animer de ses rayons, tout provoque un sentiment d'abandon et de mélancolie. La longueur de la route est coupée en une série d'étapes, par les Cantoniere, placées à environ 300 m d'altitude l'une de l'autre. Elles sont habitées tout l'hiver pour assurer le service de la poste, qui se fait pendant cette saison trois fois par semaine. A notre départ de Bormio, à 1 h., le soleil commençait à percer les nuages; après une demi-heure de marche, à la hauteur des Bains, délaissés en hiver, nous jetâmes un dernier coup d'œil sur la petite ville et au Val Viola qui nous y avait conduit. Les teintes bleuâtres qui dominaient la vallée ensoleillée faisaient un contraste frappant avec les ombres grises de la gorge à laquelle un premier tunnel donne accès. Bientôt la neige fut assez abondante pour nous permettre d'avancer sur nos skis; et sans hâte, d'un glissement régulier, nous suivîmes les nombreux contours de la route. Il n'était interrompu que par les galeries qu'il fallait traverser clopin-clopant, par les petites haltes faites sous prétexte d'admirer les sites ou les travaux de terrassement de la route, mais qui en somme prouvaient bien que, malgré la perfection de la route et de la neige, ce n'était pas sans labeur que nous

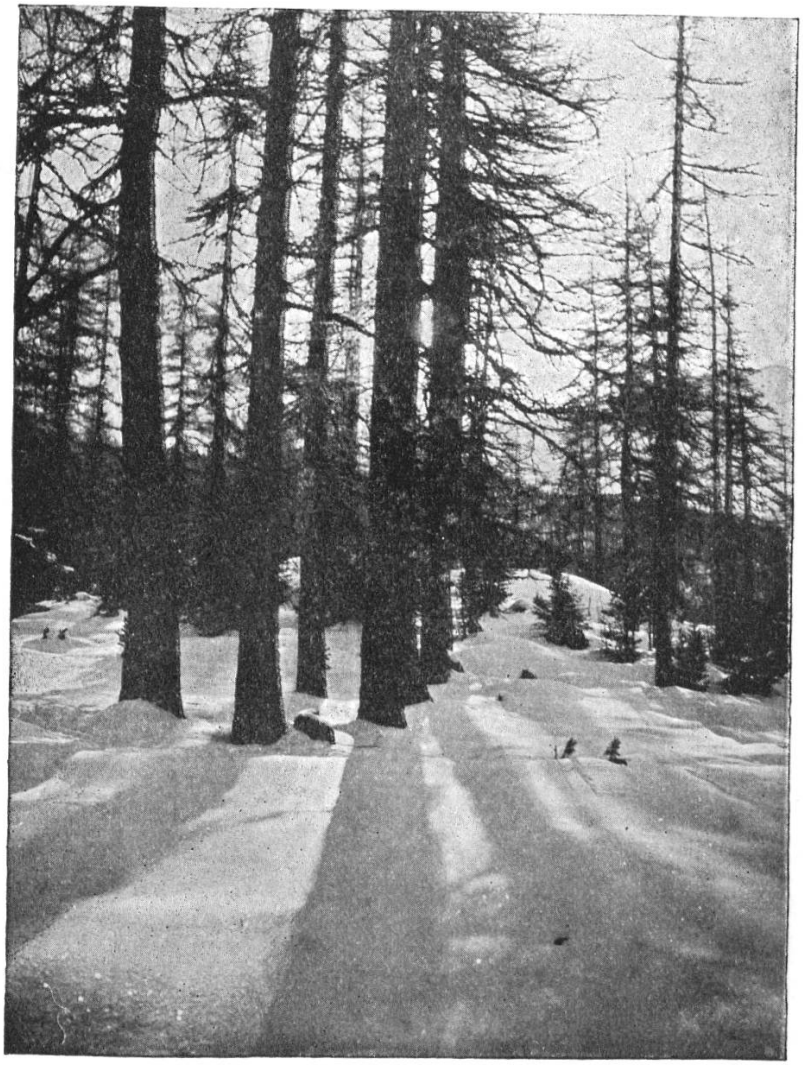
étions montés de la 1re Cantoniera 1820 m. à la 2e, laissée en ruine, et de là, grâce à 10 lacets, à la maisonnette perchée tout au haut de la gorge, 2291 m., et servant de demeure aux hommes chargés de l'entretien de la route. A partir de là, le vallon moins encaissé s'élargit, et l'on a l'impression de respirer plus librement. Déjà le jour a baissé, et dans la pénombre nous voyons la nappe blanche s'étaler en tous sens, uniforme, recouvrant les pentes plus douces et arrondies qui encadrent la route à droite et à gauche. Le silence est absolu, les étoiles scintillent par myriades. Un reflet anime la neige devant moi; je crois que nous avons dépassé sans la remarquer la IIIe Cantoniera, mais, en me retournant, je vois le disque de la lune croissant au-dessus des pentes de droite, orange au moment de dépasser la crête, puis emplissant de sa blanche lumière le vallon où nous avançons. Je ne veux essayer de décrire la poésie de ces minutes; je craindrais d'en diminuer le souvenir; et l'impression est trop en rapport avec le lieu, la saison, l'heure pour être ressentie à la lecture dans une chambre bien chauffée, entouré de sécurité et de confort.

La IIIe Cantoniera n'était plus loin. A 5.15 nous en franchîmes le seuil, serrant la main à Giuseppe et Emilia Toano, les solitaires tenanciers de la petite auberge, à 2313 m. A leur dire, une seule fois des skieurs leur ont rendu visite l'hiver précédent, je crois quelques membres du Ski-Club de Berne. Néanmoins leur étonnement, leur joie, quoique profonds, se manifestent d'une façon moins expansive que plus bas dans la vallée; les sens s'émoussent pour ainsi dire dans la monotonie du long hiver, où seul le retard de la poste, en temps de tourmente provoque quelquefois une attente de plusieurs jours, pleine d'anxiété. Nous avons suffisamment de viande fraîche pour partager notre provision avec eux; par contre, nous mordons à pleines dents dans les tranches de panettone, sorte de pain-gâteau qui se mange à Noël. Malgré le froid intense dont sont transis chambre et lits, — les « nonnes » ne s'aventurent pas si haut! — nous dormons d'un long sommeil, et ce n'est qu'à 9 h. que nous quittons nos hôtes hospitaliers. Le soleil inonde de lumière les sommets avoisinants, trois quarts d'heure de glissement sur une neige de la meilleure condition dans le froid vif du matin nous font rejoindre la IVe et dernière Cantoniera, 2487 m.

Nous y faisons un court arrêt pour débarrasser nos sacs de tout le superflu, devant repasser par ici à la descente. Sensiblement allégé, Kuster prend bientôt les devants sur les admirables champs de neige, dont les ondulations doivent nous conduire au Stilfserjoch à 300 m. au-dessus de nous. Le ciel est d'un bleu parfait, l'air absolument calme; c'est à peine si l'on s'aperçoit, tant que l'on est en marche, qu'il ne fait en somme pas chaud. Lorsque le premier rayon de soleil dépassant le col vient animer de vie notre versant resté jusque là dans l'ombre, lorsque tout scintille autour de moi, quelques Jodels témoignent de mon état d'esprit et annoncent qu'en ma pensée le Monte Cristallo, notre but, est déjà nôtre. C'est à peine si à ce moment l'illusion laisse encore quelque place aux regrets de n'être pas en route pour le Cevedale. Illusion, dis-je, — peu s'en fallut que cela n'en fût une! En tous cas, grandeur et décadence se succèdent en l'espace d'une seconde dans mon esprit, lorsque je rejoins Kuster arrêté depuis quelque temps en plein champ de neige. L'une des mâchoires de cuivre de sa fixation Schuster-Hoek est brisée si malheureusement que tous ses efforts de réparer le dégât, ne fût-ce que pour faire obéir le ski fixé tant soit peu au pied, s'effectuent en pure perte. Quand on a les mains glacées, l'esprit risque fort de s'engourdir de même. Nous faisons piteuse mine, et déjà il est question pour Kuster de retourner à la Cantoniera, pour moi de pousser, malgré la déconfiture de mes pensées, jusqu'au Stilfserjoch. « Eh quoi », me dis-je, « après le Cevedale, le Cristallo aussi se défendrait-il victorieusement et aurait-il raison de nous à si bon compte? Une défaite par un temps pareil? A d'autres! » Malgré les doutes avec lesquels Kuster accueille mon idée de remplacer la mâchoire brisée par une boucle faite au moyen de ma courroie de réserve pour mon système Huitfeldt, nous remettons la main à l'œuvre, et la saccoche des outils doit mettre tous ses secrets à notre disposition. Bonne saccoche — que des fois t'avions-nous regardée d'un mauvais œil, soupesée méchamment en préparant nos sacs! Une auréole de gloire t'est décernée à tout jamais, lorsqu'enfin Kuster peut reboucler son ski et se remettre en route pour le Stilfserjoch. Le froid qui nous aiguillonne, la crainte instinctive de voir un coup de vent nous priver de la récompense que nous nous sommes promise, nous stimulent à activer notre marche.

A un tournant, les hôtels du col, les bâtiments de douane, les bornes de la frontière se présentent à nos yeux, tous fort hideux, aussi le regard les quitte bien vite et se laisse captiver par les lignes majestueuses de l'Ortler. Il étale devant nous sa face ouest, ses cascades de glace bleue, ses flancs de rocher; son piédestal jaillit des profondeurs du Val de Trafoi qui se prolonge au loin par la vallée toute dénudée de neige du Vintschgau. Le vent se fait sentir avec violence, et nous reprenons bientôt notre course sur les pentes de l'Ebenferner, que je suppose recouvertes d'éboulis et de débris en été, mais n'offrant qu'une surface blanche presqu'ininterrompue jusqu'au sommet même du Monte Cristallo. A environ 150 m. au-dessous du sommet, le pic se détache du glacier par une pente à inclinaison plus accentuée. Nous nous débarrassons des skis, et en vingt minutes nous atteignons le signal du sommet nord. Le vent avait balayé la neige, et les blocs et débris étaient à découvert. Le sommet sud, sans doute tout de neige, même en été, est un peu plus élevé; l'arête qui le relie au sommet nord, est étroite, en partie surplombante, et des craquements sonnant creux prouvent que tout n'est pas en parfait équilibre. A 2 h $^1/_4$ nous sommes au haut du sommet, 3480 m.

Une de mes photographies malheureusement trop imparfaite pour pouvoir être reproduite, éveille chaque fois que je la contemple, les impressions auxquelles nous étions soumis. Kuster, vu de dos, est au haut du sommet, son maintien indique le froid qui nous raidissait, et laisse deviner en même temps sa muette admiration des milliers de pics qui resplendissaient tout autour de nous. Essayer de les décrire, serait chose vaine. Pour nous, un des points captivants était le Cevedale, dont nous reconnaissions la coupole toute blanche dominant le glacier de Cedeh. Puis plus près, au-dessus de la vaste ombre que projetait notre massif vers l'est sur les glaciers de Madatsch et de Zebru, nous ne pouvions nous lasser d'admirer une série de pics. Chacun est beau par lui-même, chacun est une perle dans un groupe admirable: la Königsspitze que ses lignes élancées et son détachement de tous les pics avoisinants permet de comparer au Cervin, les pointes échancrées du Monte Zebru et de l'Eiskoegele, les pentes de la Trafoier Eiswand, enfin la paroi déchiquetée, striée, de gneiss et de glace, les séracs et le dôme tout blanc dont l'ensemble constitue l'Ortler.



Im Lärchenwald. C. Egger, phot.
(God Surlej.)

Leur vue, par cette belle journée d'hiver, au milieu de la blancheur étincelante contrastant avec le noir des ombres projetées au-dessous de nous et le bleu pur du ciel au-dessus de nos têtes, compte parmi les plus belles que j'aie contemplées.

Un seul regret s'y mêlait, regret sentimental si l'on veut: notre sol natal est tout proche; en face à la Dreisprachenspitze, 2843 m. sa frontière touche à celle de l'Italie et de l'Autriche, mais ces belles cîmes ne lui appartiennent pas. Je me souviens que le même sentiment me faisait chercher du haut du Mont Blanc les sommets qui au loin me révélaient mon pays. Ne qualifions pas, génération sceptique à laquelle nous appartenons, de puéril ce sentiment et ne sourions pas de ce que dans cette solitude et ce silence qui nous disposent au recueillement, la voix de l'amour de notre pays nous demande de lui prêter oreille. Ce que nous aimons dans nos cîmes, ce n'est pas seulement leur beauté, l'exercice ou le passe-temps qu'elles nous offrent, elles sont devenues pour nous Suisses le symbole de notre pays et de notre liberté, elles ont été et seront toujours le centre physique qui nous rattache les uns aux autres. C'est cet idéal que nous devons protéger aujourd'hui, en empêchant la technique et la finance de s'en emparer. Ne nous faisons aucune illusion: la tâche n'est point facile; pour la mener à bonne fin, il faut des efforts continuels, non pas de quelques-uns, mais de tous!*) Je répète ce que j'ai dit ailleurs en parlant de nos hauts sommets et de nos glaciers: M.M. nos ingénieurs doivent savoir que c'est là un patrimoine auquel dorénavant ils ne toucheront plus. Après la Jungfrau et le Wetterhorn, sans parler des projets du Cervin, du glacier d'Aletsch, du Titlis, etc., qui, je l'espère, ne se réaliseront jamais, ni de celui du Mont Blanc sur terrain étranger, c'est l'Engadine que l'on voudrait aujourd'hui moderniser. Grand merci, chers compatriotes de ma ville! Votre charité trop bien ordonnée n'a pas passé inaperçue! Offrez vos bienfaits à nos voisins. Lorsque leurs montagnes seront transformées en caravansérail, que le flot des oisifs curieux et bruyants s'y transporte! Nos vallées et

*) Preuve entre autres le N° 35 du « Graubündner General-Anzeiger » que je reçois de la part d'un ami, au moment de relire ces lignes. Le ton et le manque de logique qui caractérisent l'article de tête « Bergbahnen » méritent d'être mentionnés à cette place et doivent nous animer à contrebalancer de notre mieux les machinations d'auteurs équivoques.

nos montagnes ne seront jamais délaissées, car « on revient toujours à ses premiers amours ».

Revenons de même au Monte Cristallo! Le froid y est vif, les journées de décembre sont courtes. Au moment de quitter le signal, nous jetons un dernier regard interrogatoire du côté de la IVe Cantoniera, du Wormserjoch, et du Val Muranza que nous allons suivre pour atteindre Sa Maria dans la vallée de Münster. Il est 3 h. lorsque nous bouclons les skis. Le haut du glacier ne présente aucun danger, mais la neige n'y offre pas grande prise au ski; plus bas par contre elle est moins tassée par le vent; et c'est en décrivant mainte sinuosité que je me laisse glisser sans effort au Stilfserjoch et de là à la IVe Cantoniera, le long des belles ondulations qui y mènent. Nous y faisons une courte halte pour prendre nos objets, déposés le matin; déjà le soleil baisse, et la vallée est plongée dans l'ombre lorsque nous en franchissons la limite au Wormserjoch. En pente douce nous en gagnons le fond, et toujours glissant à la dérive, nous suivons le lit du ruisseau profondément enterré sous la neige poudreuse où se creusent les sillons des skis. Plus bas le ruisseau s'encaisse entre les roches et les pentes boisées; il est temps de le quitter pour rester désormais sur la route. L'état de la neige est excellent et nous permet, malgré la pente douce de la route, de la descendre à une allure satisfaisante. Lorsque nous sommes au haut des nombreux lacets dominant Sa Maria, le jour est tombé petit à petit, lentement la nuit nous enveloppe, mais une nuit étoilée, rendue plus claire encore par la nappe nacrée de la route. Les troncs des sapins semblent fuir comme des ombres, et à travers les branches nous voyons scintiller les lueurs verdâtres de Sa Maria. Elles ne grandissent que petit à petit, puis tout à coup faiblissent d'intensité, car de nouveau la lune vient de se lever derrière nous et nous inonde de sa clarté. Je savourais profondément cette heure nocturne, presque magique, emportant dans ma course vers la lumière, vers le devoir, le souvenir d'heures remplies d'une beauté infinie.

A l'Hôtel du Piz Umbrail, nous trouvâmes, comme partout, excellent accueil. Le lendemain nous traversâmes en traineau l'Ofenpass, long et sans intérêt pour le ski, puis de Sulsanna nous gravîmes le col de Scaletta, 2611 m. et le Piz Grialetsch, 3131 m. avec descente sur Davos le soir du 31 Décembre.